

## de A à Z

## NOTES SUR LES FILMS

**À bras ouverts**

Français, de Philippe de Chauveron, avec Christian Clavier, Ary Abittan.



En racontant la vampirisation du quotidien d'un intellectuel de gauche, forcément veule et hypocrite, par une horde de Roms venus s'installer dans son jardin, *À bras ouverts* constitue une nouvelle étape dans la dérégulation d'une certaine conception de la comédie populaire. Les responsables de cette « fantaisie » nauséabonde, Philippe de Chauveron et son frère scénariste Marc, auront beau jeu de se cacher derrière le second degré nécessaire au genre comique et une conclusion supposément réconciliatrice (un mariage des cultures obtenu sous la menace et la violence), mais laissent ouverte la question de leurs intentions en donnant systématiquement raison au personnage d'un élu frontiste et en animalisant les Roms, présentés comme des dégénérés mangeurs de taupes (!). Raciste et se vendant comme tel (rappelons que le film devait s'appeler dans un premier temps *Sivoupléé...*), misogyne et finement rehaussé d'une touche d'homophobie, le film joue à plein régime sa carte de spectacle odieusement calibré pour son futur triomphe en *prime time*. Il faut dire que le cinéma se retrouve tout entier dissout par l'acidité d'une esthétique télécharge, où l'ébauche de montage ne sert plus à construire habilement la valeur cardinale de toute comédie, le rythme, mais à faciliter l'insertion des futures coupures publicitaires.

**Emmanuel Raspigeas**

**Adieu Mandalay  
Zai jian Wa Cheng**

Taiwanais-franco-germano-birman, de Midi Z., avec Ko Kai, Wu Ke-xi.



*Adieu Mandalay* traite des immigrés clandestins fuyant la Birmanie. Arrivés ensemble en Thaïlande, une jeune fille et un jeune homme y trouvent un emploi provisoire, lui dans une usine de textile, elle dans un restaurant. Ils ne sont pas en couple, mais vont souvent se croiser, sans cesse en quête d'un permis de séjour, ballottés de fonctionnaire véreux en intermédiaire corrompu. L'auteur, birman, dit avoir mené une longue enquête sur le sujet, d'où un maximum d'authenticité dans les décors (l'usine, le commissariat, le restaurant). Nul doute que ce qu'il montre des désillusions et des conditions de vie épouvantables de ses personnages ne soit authentique. En passant d'un pays à l'autre, les Birmans ne font que changer de cage, la seconde un peu plus grande que la première. On salue les bonnes intentions, mais on regrette la platitude de la mise en scène. Malgré une conclusion très violente qui surprend, le film fait du surplace et on se passionne peu pour les relations de ses déracinés.

**Bernard Génin**

**À mon âge je me cache encore pour fumer**

Franco-gréco-algérien, de Rayhana, avec Hiam Abbass, Fadia Belkheba, Nadia Kaci, Nassima Benichou.

Dans un hammam algérien, tandis qu'au-dehors gronde la guerre intérieure

menée par le FIS (Front islamique du salut), des femmes prennent soin de leurs corps, de leurs mots, mais aussi de leurs âmes. Qu'elles soient amies ou ennemies, elles pansent leurs plaies dans la vapeur ouatée d'une précieuse intimité féminine. Adapté de sa pièce du même nom, *À mon âge je me cache encore pour fumer* profite de ce précieux huis clos pour exacerber les passions ou, *a contrario*, les apaiser. Chaque femme se met à nu, évoque sa famille, ses attentes, sa sexualité, ses méthodes pour transgresser les interdits de la société. Une grand-mère évoque avec pudeur son mariage forcé et sa terrifiante nuit de noces.



Une jeune femme raconte comment sa tenue vestimentaire, jugée inconvenante, a conduit une horde masculine à lui jeter de l'acide sur le corps. Vont ainsi se succéder différentes figures féminines, résistantes ou soumises, donnant à voir une diversité qui débouche sur une impression de catalogue. Chaque femme est en effet représentative d'une partie du corps social, s'accrochant parfois à des discours très figés. On frôle la caricature, mais cette impression s'estompe au profit d'une véritable sensualité et d'une farouche volonté d'apporter un témoignage sur les malheurs faits aux femmes dans un régime violent. Cette palette de personnages répond à une forte ambition politique, celle de redonner la parole aux contemporaines de Rayhana, contrainte de s'exiler d'Algérie car elle était devenue une cible potentielle.

**Vincent Thabourey**

**A United Kingdom**

Britannique, d'Amma Asante, avec David Oyelowo, Rosamund Pike, Tom Felton.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que le jeu de mots du titre constitue sa meilleure trouvaille narrative, mais, une fois passé le redoutable carton « Basé sur une histoire vraie », force est de constater que l'intérêt premier de ce livre d'images sans relief réside dans le rappel fort pédagogique d'un moment historique méconnu : les prémisses de l'indépendance du Botswana, entre le retour au pays, après son mariage avec une jeune Londonienne blanche, de l'héritier du trône de ce qui est alors – sous l'appellation Bechuanaland – un protectorat britannique, et la découverte de diamants qui feront du pays l'un des plus prospères d'Afrique australe. Grâce à la sensibilité des comédiens, les traditions de deux sociétés (l'une européenne, l'autre africaine) pas encore mûres pour les mariages mixtes sont délicatement mises en valeur, et rapprochées à juste titre du régime scélérat qui se met alors en place dans l'Afrique du Sud voisine. Mais si l'on suit le film sans ennui, c'est avant tout pour sa peinture des jeux de dupes politiques : répondant à Churchill qui souhaitait, du temps où il était dans l'opposition, favoriser son accession au pouvoir, puis l'en empêcher une fois Premier ministre, le roi Seretse Khama renonce au trône et propose à son peuple incrédule des élections libres. Il deviendra le premier président du Botswana. Pour le reste, quand Khama est triste, il pleut sur Londres, et quand sa femme découvre la terre natale de son mari, gazelles et girafes courent partout : rien que de très naturel.

Grégory Valens

**Aurore**

Français, de Blandine Lenoir, avec Agnès Jaoui, Thibault de Montalembert, Pascale Arbillot, Sarah Suco, Lou Roy Lecollinet.



Elle vit seule avec ses deux filles, affronte les réalités de la ménopause, vient de

perdre son emploi et apprend qu'elle va devenir grand-mère. Aurore, la cinquantaine, refuse pourtant de considérer son existence d'un œil uniformément noir et parviendra peut-être à conjuguer sa vie au présent et au futur. Il n'y a pas d'âge pour s'émanciper. Dans *Aurore*, son second long métrage après *Zouzou* (2014), Blandine Lenoir signe une fiction insolente et joyeusement féministe autour d'une héroïne quinquagénaire « ordinaire » (Agnès Jaoui, convaincante), soit un « sujet d'étude » qui a trop rarement droit de cité sur les écrans. La cinéaste privilégie sciemment le ton de la comédie, fait preuve d'incontestables qualités scénaristiques, dirige des comédiens impeccables dans les seconds rôles (Pascale Arbillot, Thibault de Montalembert) et signe une fiction où la pertinence du regard sociologique – sujet : la femme française de 50 ans, aujourd'hui – n'étouffe jamais la singularité des protagonistes. Même si la mise en scène de Blandine Lenoir n'est pas à la hauteur de ses qualités d'écriture, *Aurore* se distingue joliment dans le paysage sinistré de la comédie hexagonale.

Olivier De Bruyn

**La Belle et la Bête**  
**Beauty and the Beast**

Américain, de Bill Condon, avec Emma Watson, Dan Stevens, Luke Evans, Kevin Kline, Josh Gad, Ewan McGregor, Stanley Tucci, Emma Thompson.



Le générique annonce la couleur : ce film est l'adaptation en prises de vues réelles du dessin animé de 1991 et n'a donc qu'un lointain rapport avec le conte d'origine et le film de Jean Cocteau. Par rapport au dessin animé, une demi-heure de péripéties et trois chansons supplémentaires ne changent rien à la relation entre la Belle et la Bête qui se situe d'emblée dans le partage et l'appropriation de l'autre, sans passer par la peur pourtant constitutive de la fable. D'où le peu d'intérêt dramatique de l'entreprise qui mise tout sur

la richesse visuelle. Je sauverai la séquence de l'attaque du château par les villageois, superbement chorégraphiée, tandis que les historiens noteront la première apparition d'un personnage humain gay dans une production Disney, le valet du bellâtre qu'on voit fugitivement danser avec un homme dans le bal final.

Philippe Rouyer

**La Belle Occasion**

Français, de et avec Isild Le Besco, et Paul Bartel, Yara Pilartz.



Il est des films intenses et vulnérables à la fois, que l'on a envie de défendre de toute façon. Des films de contrebande, comme sortis du bois – de fait *La Belle Occasion* a des allures de conte –, dont on sait qu'ils n'auront qu'une sortie en salle limitée et discrète. Mais dont on voit aussitôt, en seulement quelques plans, qu'un véritable cinéaste est à l'œuvre. Une cinéaste, en l'occurrence : Isild Le Besco, devant et derrière la caméra. C'est son quatrième long métrage : il n'est pas pensable que son chemin (aventureux, libre, têtu) ne croise un jour ou l'autre celui d'un plus large public. Parce que les thèmes qu'elle brasse (la famille, la féminité, la violence) résonnent forcément. Et parce que la forme qui se déploie sous nos yeux – énigmatique et belle – façonne un univers à nul autre pareil. Cette douce guerrière incarne, ici, une figure de femme aussi paradoxale qu'universelle : Sarena (son héroïne) étant de celles qui, à force de se dédier aux autres « à mille pour cent », oublie de vivre pour elles-mêmes. Mais créent aussi, en retour, une dépendance totale de part et d'autre... Attention : nul prêchi-prêcha pesant ni mélo sacrificiel ici ! D'abord parce que le conte d'Isild, qui se déroule pour partie dans le monde des forains, ne s'embarrasse que de peu de dialogues, privilégiant le langage des plans, de la lumière et du montage. Attentif, vibrant, ensorcelant : autrement plus éloquent. Et ensuite parce que cette

« Vigoureux, émouvant, tourné sur le vif »

Télérama

« Une énergie magnétique galvanisante »

Libération

« Un ample tableau des Philippines »

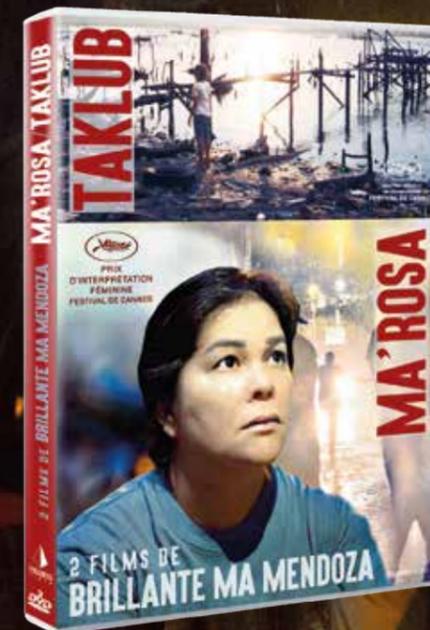
Positif



UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES



PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE  
FESTIVAL DE CANNES

**TAKLUB MA' ROSA**

DEUX FILMS MAJEURS DE  
BRILLANTE MA MENDOZA

BONUS

Entretien avec le cinéaste autour de *Ma' Rosa*  
Making-of de *Taklub*

PYRAMIDE VIDEO EN DOUBLE DVD ET VOD LE 2 MAI 2017

POSITIF

ihRockuptibles



plongée dans la psyché féminine parle essentiellement d'émancipation. Et de renaissance. C'est donc un récit dynamique, ouvert, affranchi. Dans tous les sens du terme. En clair : saisir cette *Belle Occasion*, c'est être certain(e), en tout cas, de s'aventurer dans un espace et un temps cinématographiques tout à fait personnels.

Ariane Allard

**Bienvenue à Madagascar**

Documentaire français, de Franssou Prenant.



Film personnel, politique et poétique sur la ville d'Alger, son titre *fait semblant* de brouiller des pistes. Car, dès l'ouverture, la cinéaste-nomade-monteuse, qui a vécu dans les deux pays, suggère que la répression coloniale constitue entre l'île dans l'océan Indien et l'Algérie un parallèle ;

le cliché d'accueil est donc un rejet par antiphrase du tourisme polluant. À la fin du film, il y a une photo de l'ambassadeur à Madagascar dans les années 90. L'Algérie *via* sa capitale est dans le collimateur de Prenant, scandée par des extraits de métrage du passé sanglant, pris en super-8 par son père. Ceci est le portrait des Algériens d'aujourd'hui *dans la rue*, et ce depuis trois points topographiques : de la hauteur des terrasses aux paraboles surplombant la Méditerranée étincelante, et inversement, l'angle capté de l'ascension de la plage en bas par les escaliers avec regard sur les façades aux stores colorés, puis les détails à droite et à gauche des pieds et des jambes et les joueurs de dominos.

Ce visuel en mouvement constant s'accompagne de témoignages âpres en voix *off* par des hommes, des femmes et des adolescents. Les religions y passent, l'éducation, la mondialisation, la sexualité, l'oisiveté néfaste et la radicalisation. Seules incarnations des voix : quand on aperçoit des jeunes qui lisent *La Ceinture de l'ogresse* de Rachid Mimouni. Les cicatrices des troubles, les murs écaillés et les ruines encadrent la population féline. Des danseurs face à la mer sont captés ; on entend des morceaux de Bach

et Mozart. Des sacs en plastique virevoltent dans le vent, des images sur des décharges désolent. Les rares prises de vue de l'intérieur des maisons incluent des glaces ou une entrée en contre-jour. La surimpression quasi opératique des voix a requis un effort pour l'oreille. En sus de l'engagement, la touche impressionniste et élégiaque de la fragmentation des sensations s'apparente à l'art de Virginia Woolf.

Eithne O'Neill

**Cinéma, mon amour**

Documentaire roumain, d'Alexandru Belc.

Il ne reste plus que trente cinémas en Roumanie, pour vingt millions d'habitants. Fort de son beau titre original en français, *Cinéma, mon amour* suit les efforts du directeur de la salle de Piatra Neamt, dans la reculée Moldavie roumaine, pour faire perdurer son établissement. Hélas, pas de scénario ou presque. On est simplement sommé d'apprécier ce personnage fort en gueule qui se sert des cafés, s'invective, se désole, entouré de son personnel docile et admiratif. On rit parfois, quand, en plein hiver, les spectateurs frigorifiés sont invités à ne pas quitter leurs fauteuils à grand renfort

de couvertures et de boissons chaudes. Mais l'on constate aussi que le directeur projette des films téléchargés sans y voir malice ou problème, qu'il affirme ne vivre que pour le cinéma mais croit *Rio Bravo* tourné en noir et blanc, qu'il n'arrive jamais à oublier la caméra d'Alexandru Belc et cabotine tant qu'il peut. Les vrais héros du film, ceux qu'on a envie d'aimer, ce sont les petites jeunes filles blondes et leurs mectons rigolards qui viennent se coller les uns aux autres dans les travées du *Dacia* devant des films d'horreur. À l'heure des portables et du Net, eux nous donnent envie d'y croire, les petits salopauds.

Fabien Baumann

### La Colère d'un homme patient

Tarde para la ira

Espagnol de Raúl Arévalo, avec Antonio de la Torre, Luis Callejo, Ruth Díaz, Raúl Jiménez, Manolo Solo, Font García.



Tourné en 16 mm pour lui donner un petit air crasseux, ce polar au sang froid met en scène la quête d'un homme dont l'objectif ultime est de venger sa fiancée abattue lors d'un braquage ayant mal fini. Toute sa vie tourne autour de ce drame qu'il ressasse jusqu'à l'écoeurement. Retiré du monde, le loup attend sa proie, se fait discret et rôde pendant huit années dans l'univers coloré des protagonistes du meurtre. Il se fait ami ou amant afin de tendre un piège à ses ennemis jurés. La mécanique du film ne cherche jamais à masquer ses rouages, le scénario et la mise en scène roulent de concert au service de la fixette névrotique du personnage principal. Le monolithe de certitude du vengeur ne faiblira pas, c'est une machine à tuer que rien n'arrête. La boule fait tomber les quilles avec une détermination glaçante. Hélas, sa trajectoire ne rencontrant que peu d'obstacles, sa vision finit par manquer de surprise. On peut faire crédit au cinéaste de rester concentré sur sa mission principale et

d'offrir ainsi aux spectateurs une mortelle randonnée qui ne s'embarrasse pas de sentiments. Un soupçon de tempérance et de finesse aurait permis au spectateur de se raccrocher à quelque lambeau d'humanité. (Voir aussi festival de Beaune dans ce numéro, p. 79.)

Vincent Thabourey

### De toutes mes forces

Français, de Chad Chenouga, avec Khaled Alouach, Yolande Moreau, Laurent Xu, Daouda Keita, Aboudou Sacko, Jisca Kalvanda.



Pour rien au monde Nassim avouerait à ses amis lycéens qu'il vient de perdre sa mère, morte d'une overdose, et qu'il vit dans un foyer de la lointaine banlieue. Ce jeune caméléon, menteur patenté, passe la périphérique tous les jours avec habileté, faisant en sorte que les deux mondes qu'il fréquente ne se rencontrent jamais. Les petits-bourgeois parisiens remarquent quelques incohérences dans son comportement, s'interrogent sur ses mauvaises manières pour finir par le rejeter. C'est auprès de ses amis de chambrée, les cabossés de la vie de son foyer, que Nassim va trouver le réconfort attendu. Évidemment, les pauvres sont plus sympas que les riches, les mœurs bourruées des adolescents cachant des âmes sensibles et solidaires. Ce découpage caricatural de la société sert de cadre à l'apprentissage de Nassim, dont les moments les plus forts sont ceux des voyages, ces navettes entre différentes couches sociales. Le scénario, autobiographie à peine voilée de celle du cinéaste, n'est pas toujours d'une grande finesse, mais il est sans conteste d'une belle sincérité. Plus à l'aise avec les adolescents qu'avec les adultes, la caméra sait portraiturer les groupes et les ambiances fraternelles ou belliqueuses. Khaled Alouach, comédien novice, affiche un talent insolent, faisant de lui l'égérie de ce film chaleureux mais très inégal.

Vincent Thabourey

### Fast & Furious 8 The Fate of the Furious

Américano-chinois, de F. Gary Gray, avec Vin Diesel, Dwayne Johnson, Jason Statham, Michelle Rodriguez, Charlize Theron, Kurt Russell, Scott Eastwood, Helen Mirren.

Les spectateurs qui se déplacent pour le huitième numéro de la franchise *Fast & Furious* savent ce qu'ils vont voir, et sont bien persuadés que la production va leur livrer de l'attendu avec générosité et rythme. Les cascades se déroulent dans des lieux rendus surprenants par la multiplication des obstacles ou des véhicules, tant à New York qu'à La Havane. Les artisans du film ne reculent devant aucune accumulation, démultiplication et invraisemblance. Le réalisme n'est pas à l'ordre du jour dans ce qui s'apparente davantage à un jeu qu'à un récit, que la virtuosité et les possibilités du numérique rendent crédible, sans que jamais le spectateur, déjà embarqué dans l'action suivante, n'ait le temps de réfléchir. Et comme les véhicules d'exception ne sauraient suffire à la fringale du scénariste, autant voir plus gros, plus grand, en incluant dans les cascades un sous-marin, un avion de taille Boeing. En plus des personnages de la famille d'origine de Dom(inique), la production ajoute des acteurs célèbres, comme Charlize Theron en dangereuse anarchiste totalitaire, ou Helen Mirren en mère criminelle. Le succès commercial de ce numéro huit permettra sûrement d'envisager des numéros neuf et dix avec des situations encore plus extraordinaires, même si elles sont invraisemblables. Qu'importe.

Hubert Niogret

### Ghost in the Shell

Américain, de Rupert Sanders, avec Scarlett Johansson, Michael Pitt, Pilou Asbæk, Takeshi Kitano, Juliette Binoche, Chin Han.



Encore une adaptation ! Celle d'un manga, dont la renommée depuis sa parution en 1989 n'a cessé de croître, et

du film d'animation très apprécié qu'en a tiré Mamoru Oshii en 1995. L'Américain Rupert Sanders, qui avait été loin de nous convaincre avec *Blanche-Neige et le chasseur* (2012), s'en sort ici avec les honneurs. D'un côté, il paie son tribut aux fans en retrouvant dans ses cadrages et les couleurs des images étonnamment proches de ses modèles (ce qui n'a pas été si simple en termes de défi technologique). De l'autre, il adapte l'histoire de manière à la rendre accessible au plus grand nombre. Là où le dessin animé jouait de la fascination au détriment de la compréhension de sa fable, Sanders et ses scénaristes ont remis à plat la problématique de l'œuvre. Il ne s'agit plus de savoir si une machine peut éprouver des sentiments, mais quelle part d'humain il reste chez l'héroïne qui devient une sorte de RoboCop en quête d'un passé qui lui revient par bribes. Scarlett Johansson, qui affectionne ces derniers temps les rôles *bigger than life* (super-héroïne pour Marvel, femme-machine dans *Lucy* de Besson et extraterrestre dans *Under the Skin*), joue remarquablement ce robot dont on devine le bouillonnement intérieur sous l'impassibilité des traits (et de la coquille). Les limites de l'exercice tiennent à la puissance émotionnelle très inférieure à ce que pourrait donner un tel sujet. Maintenu à distance, le spectateur reste toutefois épaté par l'univers visuel, le rythme et le plaisir de retrouver Takeshi Kitano, toujours aussi charmeur.

Philippe Rouyer

### Glory Slava

Bulgare, de Kristina Grozeva et Petar Valchanov, avec Margita Gosheva, Stefan Denolyubov, Kitodar Todorov, Milko Lazarov.



On n'a pas oublié *The Lesson* qui révélait deux cinéastes bulgares, Kristina Grozeva, ex-journaliste pour la télévision, et son coréalisateur Petar Valchanov. Leur premier film plongeait dans un cercle

viciieux une enseignante intègre qui voulait apprendre l'honnêteté à ses élèves suite au vol d'un portefeuille en classe. Ici, c'est une montre (de la marque Glory) dont la disparition sert de prétexte à une nouvelle parabole sur la corruption et l'absurdité mêlée de cynisme des relations entre le pouvoir et le peuple. Imaginez un brave cantonnier nommé Tsanko qui aurait le physique du Boudu de Jean Renoir. Ayant trouvé sur la voie ferrée un sac plein de billets de banque, il le signale à la police. Les autorités décident aussitôt d'organiser pour lui une remise de médaille publique, valorisante pour elles, moralisante pour le peuple. L'intégrité de Tsanko, son franc parler (malgré un bégaiement chronique) vont faire dérailler tous ces simulacres. Rarement, peut-être depuis *Au feu les pompiers* de Milos Forman (1967), on aura aussi drôlement, aussi cruellement fait tomber les masques d'une société hypocrite. La simplicité de Tsanko (il a deux idées fixes : retrouver sa montre, soigner ses lapins) n'a pas sa place dans ce ballet de parvenus et d'arrivistes, dont le plus bel exemple est la directrice du service des relations publiques du ministère des Transports. La comédienne Margita Gosheva (déjà remarquable dans *The Lesson*) compose une sorte de monstre égoïste, uniquement préoccupée d'elle-même, transpirant maladivement, imposant à tous et en tous lieux ses bruyantes communications téléphoniques. Tsanko, pour elle, n'existe pas en tant qu'individu, seul compte le paraître (voir le nombre de fois où l'on doit d'urgence prêter un pantalon ou une chemise au cantonnier pour un passage à la télévision). Grinçant, bouffon, souvent drôle mais finalement tragique, *Glory* est inspiré d'un fait divers. C'est le deuxième volet d'une trilogie écrite à partir de coupures de presse. Le troisième, en cours de réalisation, ne pourra que confirmer cette soudaine santé du cinéma bulgare.

Bernard Génin

### Islam pour mémoire

Documentaire français, de Bénédicte Pagnot. *Islam pour mémoire* est un documentaire déambulateur – Bénédicte Pagnot a longtemps songé à l'appeler *L'Invitation au voyage* – qui s'articule autour de la vision de l'islam proposée par Abdelwahab Meddeb, écrivain franco-tunisien décédé en 2014 et animateur jusqu'à

06H05 –  
06H25  
Lundi au  
vendredi  
**PASO DOBLE.**  
**Tewfik Hakem**

### Le grand entretien de l'actualité culturelle

Dans Les Petits Matins de France Culture, avec :

- > la littérature (lundi),
- > les expositions (mardi),
- > le cinéma (mercredi),
- > le polar (jeudi)
- > la bande dessinée (vendredi).



franceculture.fr/  
@Franceculture



L'esprit d'ouverture.

En partenariat avec

**POSITIF**  
ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMÈRE | ACCÈS SÉC

son dernier souffle de l'émission *Cultures d'Islam* (diffusée sur France Culture). De nombreux extraits de ses chroniques émaillent du reste un film qui s'appuie essentiellement sur la voix *off* de sa réalisatrice athée – c'est ainsi qu'elle-même se présente.



Plus que par son propos juste, mais attendu, sur les différents visages de l'islam, moderne, salafiste, quotidien, capable de poétiser un simple souffle de vent, le film séduit par le rythme nonchalant avec lequel il parcourt le monde arabe. Un sol et un simple rideau avec des dominantes bleu et orange, des plans de ciel, des toits. De la musique. Certes, le 29 mai 2015, la ville tunisienne de Sidi Bouzid est plus intéressée par la montée de son équipe de foot en Ligue 1 (maintenant que le film sort, elle redescend du reste en Ligue 2) que par la « révolution de jasmin » qui avait démarré, le 10 décembre 2011, en ces mêmes lieux. Déchu, le dictateur Ben Ali fut alors accueilli par l'Arabie Saoudite, cette monarchie islamiste si recommandable que ses investisseurs sont servilement sollicités par Manuel Valls (Riad, octobre 2015) à venir placer leur pognon en France grâce aux réformes qui y réduisent le coût du travail. Hormis ces deux séquences, l'une désenchantée, l'autre percutante, *Islam pour mémoire* nous plonge surtout dans la splendeur orientale, fût-elle, parfois, artificielle.

Éric Derobert

### Lou Andreas-Salomé

Germano-suisse, de Cordula Kablitz-Post, avec Katharina Lorenz, Nicole Heesters, Alexander Scheer.

La forme désarçonne quelque peu, au départ. Approcher la figure rebelle, si peu conventionnelle, de Lou Andréas-Salomé par le biais d'un sage *biopic*, quelle drôle d'idée ! De fait, on la découvre assez banalement au soir de sa vie, se racontant à son jeune biographe

via une série de flash-back, chacun s'ouvrant sur une carte postale qui, soudain, se met à s'animer. Très scolaire tout ça... Pourtant, contre toute attente, l'ennui ne parvient pas à lisser le parcours de cette femme exceptionnelle.



Muse, génie ou diablesse (les points de vue divergent encore), mais surtout romancière, poète, essayiste et psychanalyste qui, au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, a non seulement prôné la liberté dans ses livres mais l'a vécue. Pleinement. Farouchement. L'intérêt du film de Cordula Kablitz-Post vient de là, d'ailleurs. Pour une fois, Lou n'est pas seulement réduite au cliché misogyne de la « femme à hommes » (avec Nietzsche, Rainer Maria Rilke ou Freud en guise de « frère » contrit, d'amant bien réel ou de papa de substitution). Ce que l'on voit aussi, c'est son appétit pour toutes les formes de savoirs, intellectuels et sensuels (plus tardivement...). Et sa quête, ô combien transgressive alors, d'une identité féminine. Un sentiment de justesse – et de justice – se fait jour, finalement. Car ce qui se dessine malgré tout, au-delà des images un peu plates et du récit un brin amidonné, c'est la formidable modernité de cette figure féminine. D'autant plus irrésistible qu'elle est intraitable.

Ariane Allard

### Massilia Sound System. Le film

Documentaire français, de Christian Philibert. Comme l'indique son nom hybride, Massilia Sound System est un groupe musical fondé en 1984 qui combine une thématique régionaliste (marseillaise, provençale, occitane) avec une expression musicale contemporaine, principalement issue du reggae jamaïcain. Christian Philibert a suivi le groupe de Papet J et Moussu T en 2014, l'année de son trentième anniversaire. Le film alterne, de façon assez classique, reportage

(concerts, déplacements en train ou en autocar), entretiens approfondis avec les musiciens et documents d'archive. Musiciens et spectateurs mettent l'accent sur la dimension régionaliste et identitaire, la fierté d'être marseillais, les textes qui mêlent français et occitan (*Parla patois*), la convivialité (lors des concerts, on offre le pastis aux spectateurs), le travail d'animation effectué dans les quartiers par la *chourmo*, même mot que la « chiourme », la bande, autrement dit le *fan club*. On se réclame de Félix Castan, gentil théoricien de l'occitanisme, et on proteste contre le centralisme parisien. Pour autant, il est clair que l'identité ici revendiquée est celle du creuset méditerranéen, comme chez le Renoir de *Toni*, et refuse tout amalgame ou proximité avec l'idéologie du Front national, même si les musiciens eux-mêmes s'interrogent sur la dérive populiste possible de *Tout le monde ment*. On a pu reprocher au film de manquer un peu de la folie qui s'empare parfois de Massilia ; à y regarder de plus près, le caractère enjoué de la musique, l'unanimité affichée par le groupe et partagé par les spectateurs enthousiastes, contraste avec la révélation graduelle, notamment par le biais des interviews, des personnalités singulières qui composent Massilia et qui diffèrent si manifestement non seulement par les compétences musicales, mais aussi par le tempérament, la lassitude ou la mélancolie.

Jean-Loup Bourget

### Les Mauvaises Herbes

Canadien, de Louis Bélanger, avec Alexis Martin, Gilles Renaud, Emmanuelle Lussier-Martinez, Luc Picard.



Il faut toujours voir les films jusqu'au bout. Ces *Mauvaises Herbes* promettent d'abord dans les blancs espaces québécois frigorifiques un théâtreux surendetté et en fuite vêtu d'un costume de scène Grand Siècle plaisamment ridicule. Et

SIDONIS CALYSTA ET ALAIN CARRADORE PRÉSENTENT

## NOS SORTIES WESTERN DE MAI MASTERS RESTAURÉS



### LE SOUFFLE DE LA VIOLENCE

1955 (VOST-VF)

De Rudolph Maté

Avec Glenn Ford, Barbara Stanwyck, Edward G. Robinson et Brian Keith

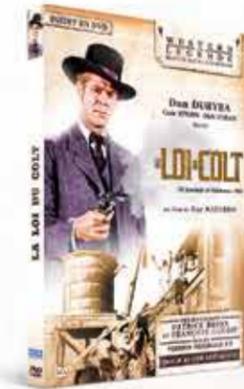


### LES CANONS DE CORDOBA

1970 (VOST-VF)

De Paul Wendkos

Avec George Peppard, Giovanna Ralli, Raf Vallone, et Gabriele Tinti



### LA LOI DU COLT

1951 (VOST)

De Ray Nazarro

Avec Dan Duryea, Gale Storm et Dick Foran



### LE SENTIER DE LA VENGEANCE

1958 (VOST)

De Mark Stevens

Avec Mark Stevens, John Lupton et Larry Storch

POUR LA 1ÈRE FOIS  
EN VERSION FRANÇAISE



### MASSACRE À FURNACE CREEK

1948 (VOST-VF)

De H. Bruce Humberstone  
Avec Victor Mature, Coleen Gray et Glenn Langan

## COUP DE CŒUR DE SIDONIS

### UN WESTERN D'AUTEUR ATYPIQUE

SÉLECTION OFFICIELLE  
CANNES CLASSICS  
FESTIVAL DE CANNES

LUMIÈRE 2016  
GRAND LYON FILM FESTIVAL  
8/16 OCTOBRE

### TIEMPO DE MORIR (UN TEMPS POUR MOURIR) 1965 (VOST)

De Arturo Ripstein

SCÉNARIO ET DIALOGUES  
GABRIEL GARCIA MARQUEZ  
ET CARLOS FUENTES

INÉDIT ET RARE, LE PREMIER FILM D'UN AUTEUR  
INCONTOURNABLE DE LA NOUVELLE VAGUE MEXICAINE

MASTER HAUTE DÉFINITION RESTAURÉ

PRÉSENTATION PAR  
BERTRAND TAVERNIER ET FRANÇOIS GUÉRIF

Distribution France ESC

Contact Sidonis : sidonisprod@orange.fr Tél : 01 46 49 92 80 www.sidoniscalysta.com - Distribution France Seven Sept

## BON DE COMMANDE À RENVOYER AVEC LE RÈGLEMENT

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Le Souffle de la Violence - Blu-ray - 19,99 € | <input type="checkbox"/> Le Sentier de la Vengeance - DVD - 16,99 € |
| <input type="checkbox"/> Le Souffle de la Violence - DVD - 16,99 €     | <input type="checkbox"/> Massacre à Furnace Creek - DVD - 16,99 €   |
| <input type="checkbox"/> Les Canons de Cordoba - Blu-ray - 19,99 €     | <input type="checkbox"/> Tiempo de Morir - Blu-ray - 19,99 €        |
| <input type="checkbox"/> Les Canons de Cordoba - DVD - 16,99 €         | <input type="checkbox"/> Tiempo de Morir - DVD - 16,99 €            |
| <input type="checkbox"/> La loi du Colt - DVD - 16,99 €                |   |

PRIX SPECIAL 6 WESTERNS (DVD ou BR) : 84,74 € au lieu de 97,74 € ou 106,94 € (avec Blu-ray) frais de port offerts.

Frais de port France : 3 € jusqu'à deux titres - Offert à partir de 3 titres.

Frais de port hors France : 1 DVD/BR : 4 € - 2 DVD/BR : 6 € - 3 DVD/BR ou plus : 8 €

Règlement par chèque à adresser à : Sidonis Production, 2 rue du Commandant Rivière, 92270 Bois Colombes.  
COMMANDE AUX MÊMES CONDITIONS SUR NOTRE SITE INTERNET WWW.SIDONISCALYSTA.COM

puis, comme la culture du cannabis par des gens non prédisposés à la fabrication de drogue semble réjouir les spectateurs du monde entier, notre gaillard sera retenu prisonnier par un vieux bûcheron solitaire qui a arrangé sa grange en improbable serre. C'est un peu drôle (débarque aussi une releveuse de compteurs hispanique et lesbienne), fort convenu (il n'est pas si bougon, le grigou), assez anecdotique. Un gangster jure en québécois, il faut sauver la récolte, on fait de la moto-neige, etc. Mais soudain survient un plan splendide, qui, dans le travers d'un même lit, réunit le cadavre apaisé d'un vieil homme, un chien qui dort, une jeune fille alanguie qui se repose. Dans le drame, Louis Bélanger se trouve *in extremis* bien plus émouvant, bien meilleur directeur d'acteurs, bien plus singulier que dans la farce unanimiste.

Fabien Baumann

### Miss Sloane

Américain, de John Madden, avec Jessica Chastain, Mark Strong, Sam Waterston, John Lithgow.



La promotion française du film est entièrement fondée sur la présence en tête d'affiche de Jessica Chastain. À juste titre, car ce onzième long métrage du réalisateur britannique John Madden, surtout connu pour son très populaire *Shakespeare in Love* (1998), repose en effet sur la stupéfiante (quoique parfois un peu trop appuyée) interprétation de l'actrice. Elle y incarne une lobbyiste de Washington au carriérisme forcené, qui, après avoir été tentée de défendre les intérêts d'un groupe opposé à un projet de loi fédérale relatif à un contrôle plus strict de la vente des armes, passe dans le camp opposé. Pour ce faire, elle n'hésite pas à exploiter malhonnêtement une de ses collaboratrices ou employer des moyens éthiquement discutables. Le rythme du film est trépidant, la dénonciation du darwinisme socio-politique percutant, les dialogues fougoux, la

réalisation fluide, les seconds rôles tous convaincants, mais on ne peut en dire autant du coup de théâtre final qui frôle le ridicule. Dommage que le scénariste, Jonathan Perera, ex-avocat anglais dont c'est le premier opus, ne se soit pas mieux inspiré des travaux d'Oliver Stone ou de ses prédécesseurs des années 1970.

Michel Cieutat

### Mister Universo

Italien, de Tizza Covi et Rainer Frimmel, avec Tairo Caroli, Wendy Weber, Arthur Robin.



On doit à ce duo austro-italien *La pivelina* (2009), docu-fiction circassien dont la finesse narrative avait séduit les sélectionneurs de la Quinzaine des réalisateurs. *Mister Universo* nous replonge dans le quotidien fragile de petits cirques de fortune qui sillonnent l'Italie. Le public se raréfie, les félins sont malades et la précarité fait rage. Petit frère de *La strada* (Fellini) pour sa mélancolie pudique et son fragile dévouement pour le *show must go on*, *Mister Universo* est une balade d'une rare délicatesse. Tairo (déjà présent dans *La pivelina*), jeune dompteur en proie à de grandes difficultés économiques, vient de perdre son talisman, une barre de fer pliée à la sueur du front par l'inoubliable Monsieur Univers, « l'homme le plus fort du monde ». Cette quête sensible nous conduit à rencontrer de grandes figures de cirque qui survivent avec difficulté, aux confins de la grande précarité. Même si l'expression est éculée, Tairo veut « réenchanter le monde ». Il ne s'agit pas de superstition mais de la volonté farouche de continuer à faire exister des femmes et des hommes héroïques, des témoins d'un temps glorieux, celui d'un monde ouvert et chaleureux, même s'il n'a jamais vraiment existé. Puisant dans un réel marginal mais jamais sordide, les cinéastes offrent un film aussi modeste que bienveillant, une lumière fragile, un essai cinématographique gracile qu'on aurait tort de boudier.

Vincent Thabourey

### N'importe qui

Documentaire français, de François Bégaudeau.



À partir d'un principe assez simple – interroger, dans le cadre d'un travail en résidence d'écriture, tout un chacun sur son rapport à la démocratie –, François Bégaudeau met un place un dispositif de documentaire qui pourrait sembler judicieux s'il n'était pas aussi redondant et, il faut bien le reconnaître, un rien lassant. Démarrant par un micro-trottoir sur le marché d'une petite ville de Mayenne, l'enquêteur aborde les passants avec sa question-prétexte (« Vous sentez-vous bien représenté ? ») et n'essuie quasiment que des refus. Il décide alors de choisir ses interlocuteurs de manière moins fortuite, s'astreignant lui-même à une forme de représentativité. Défilent ainsi devant sa caméra un agriculteur, le fils d'une élue, un frontiste, une architecte... censés incarner, chacun à sa façon, le tissu social qui compose la France. Pour autant, le procédé tourne vite à la monotonie, même si Bégaudeau a la bonne idée d'assumer la subjectivité de son projet en intervenant directement dans le champ et en dialoguant avec ses « sujets » plutôt qu'en se contentant de leur abandonner la parole. Or le hasard du calendrier des sorties veut qu'un passionnant moyen métrage documentaire de François Reichenbach, *La Douceur du village*, soit de nouveau en salles depuis le 19 avril. Déambulation dans les rues d'un village, pas si éloigné de celui choisi par Bégaudeau, le film de Reichenbach interroge le rapport des Français à la citoyenneté en épousant le regard d'un instituteur, formidable conteur du fameux « roman national ». Une démarche bien plus ludique – et éclairante – que celle de ce *N'importe qui*, pas désagréable mais pas aussi lumineux qu'il prétend l'être, réalisé plus d'un demi-siècle plus tard.

Franck Garbarz

### On l'appelle Jeeg Robot Lo chiamavano Jeeg Robot

Italien, de Gabriele Mainetti, avec Claudio Santamaria, Luca Marinelli, Illenia Pastorelli, Stefano Ambrogi, Maurizio Tesei, Francesco Formichetti.



Ce premier long métrage séduit par sa greffe de la figure du super-héros sur un film policier italien. À la suite d'une contamination par une substance radioactive, un jeune voyou incarné par Claudio Santamaria (remarqué dans *Romanzo criminale* et quelques autres polars) découvre qu'il est désormais doté d'une force surhumaine. Ses trafics en

profitent, jusqu'à sa rencontre avec la belle Alessia qu'il entreprend de défendre contre le redoutable Gitan, mafieux sans scrupules. Pour la jeune fille, aussi sensuelle qu'attardée mentale, le protagoniste est la réincarnation de Jeeg Robot, héros d'une série animée japonaise de la Toei très populaire dans l'Italie de la fin des années 70. D'où un mixte de culture populaire qui surprend et réjouit sans complètement convaincre. Car, passé la mise en place, l'intrigue patine, les enjeux n'évoluent guère. Ce qui retient l'attention jusqu'au bout, c'est l'habileté à adapter la figure du super-héros à la réalité italienne, celle des quartiers populaires, avec ses terrains vagues et ses immeubles tagués. Aux effets spéciaux ronflants de Hollywood se substituent ici la débrouille et le système D, à l'image des enjeux dramatiques. Il n'est pas question de sauver le monde ni même un quartier, juste de se débarrasser d'un méchant psychotique et de faire émerger une part de rêve d'un quotidien poisseux.

Philippe Rouyer

### Outsider Chuck

Américain, de Philippe Falardeau, avec Liev Schreiber, Elisabeth Moss, Ron Perlman, Naomi Watts.

Le titre original, *Chuck*, évoque Chuck Wepner, héros d'un documentaire réalisé en 2011, *The Real Rocky*. Wepner fut en effet ce boxeur de 35 ans qui, en 1975, se rendit célèbre en tenant 15 rounds contre Mohammed Ali, avant de s'incliner par K.-O. technique. La suite de sa carrière se déroulera de moins en moins sur les rings, de plus en plus face à la justice, suite à ses penchants pour l'alcool, la drogue et les femmes. Le drame de sa vie fut ensuite de n'être reconnu que comme l'homme qui inspira *Rocky* à Sylvester Stallone. C'est donc un loser constamment dans l'ombre que nous montre *Outsider*. Chuck va pourchasser en permanence cette image de lui-même fabriquée par Hollywood. Mais son amitié avec Stallone (incarné ici par un comédien) fait long feu, sa vie conjugale tourne au gâchis et il est incarcéré

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE  
UNIQUE AVEC LE CINÉMA

Livres et revues neufs et vintage

Sélection de DVD's et d'affiches

Une collection importante  
de dossiers de presse

Des rencontres régulières

En partenariat avec le Cinéma du Panthéon :  
Le Ciné-club du Libraire

5 % de réduction  
pour les livres neufs sur présentation  
de ce numéro de *Positif*

15 rue Victor Cousin 75005 Paris  
+33 1 42 38 08 26  
contact@cinelitterature.fr  
www.cinelitterature.fr

ouvert du lundi au samedi  
de 11h à 20h



www.facebook.com/librairiepantheon

La  
Librairie  
DU CINÉMA DU PANTHÉON

pour trafic de drogue ! L'histoire finit néanmoins par une rédemption, Chuck retrouvant, en sortant de prison, la femme avec qui il vit toujours aujourd'hui, âgé de 78 ans. Chuck, c'est Liev Schreiber, qui jouait d'ailleurs dans le récent *Creed : L'Héritage de Rocky Balboa*. Dire qu'il a un immense charisme serait exagéré. Le film de Falardeau apporte néanmoins une pièce nouvelle à l'une des légendes les plus rentables de Hollywood.

Bernard Génin

### Paris est une fête

Documentaire français, de Sylvain George.



Ce film « en 18 vagues » est signé du cinéaste Sylvain George, dont l'œuvre mêle depuis une douzaine d'années le politique et le poétique (*Qu'ils reposent en révolte*, 2011, sur la « jungle » de Calais). Voici son film sans doute le plus riche et le plus abouti, une fragmentation en chapitres lui permettant, en fait, de composer un vrai récit, qui a même son « héros » : un jeune réfugié guinéen qui « raconte son histoire », impose son corps, dévoile ses talents (il est musicien), mais dont les « vagues » (le mot se teint d'ironie quand on est soi-même un littéral *fluctuat nec mergitur*) s'entrecoupent avec d'autres destins, plus collectifs. Le choix d'un lieu, la place de la République, est mieux qu'un symbole, plus qu'un théâtre : il cristallise les paradoxes d'aujourd'hui, de la *représentation* indignée des « Nuits debout » aux tentes des réfugiés qu'on évacue en catimini avant de nettoyer leurs traces, en passant par les objets du mausolée post-Bataclan lancés contre les boucliers des forces de l'ordre (slogan entendu en passant : « CRS, avec nous ! »). Par son noir et blanc saisissant, à l'exception d'un plan rouge-blanc-bleu et du générique de fin idoine, *Paris est une fête* ne cite pas que Hemingway dans son titre, mais convoque avec force divers poètes, dont Rimbaud (par la voix

complice de Valérie Dréville), et aussi l'élégant Michaux (un bel extrait de *Pas-sages* où le livre ouvert cache le visage de l'oratrice : « J'appelle... ») ou le populaire Saint-Exupéry (son *Vieux Bureaucrate* est récité en chœur et, figurez-vous, c'est puissant). Aidé d'une belle bande-son, le film pratique le collage surréaliste à la manière de Jacques Prévert : l'auteur très actuel d'*Étranges Étrangers* et de poèmes sur Mai 68, rappelons-le, était allergique aux mots d'origine militaire dont on l'affublait (« engagé », « avant-garde », « militant ») ; il préférerait accompagner de ses textes insolents des images signées Lotar ou Brassai, où les objets répon-daient aux corps, les maisons aux pay-sages, les graffitis aux réclames. Exquise filiation.

Yann Tobin

### Pas comme des loups

Documentaire français, de Vincent Pouplard.

Vincent Pouplard suit le quotidien de Roman et Sifredi, deux frères de moins de 20 ans entièrement livrés à eux-mêmes. Ils vont s'installer dans un garage, puis dans une école désaffectée avant de construire une cabane. De beaux moments de cinéma et de réalité : comme cette discussion sur Tintin et *Le Voyage de Chihiro*. Un épilogue touchant, où les frères se demandent non pas ce qu'ils vont devenir, mais ce qu'ils ne deviendront pas. Quelques coquetteries à base de vent dans les branches. Ramassé sur une heure, le film puise sa force dans sa brièveté. La caméra ne lâche pas ses personnages pour se fondre naturellement dans leur monde et nous faire partager leur mode de vie marginal. Cependant, ce dispositif ne permet ni recul ni remise en question. Il reviendra donc au spectateur de décider si la précarité peut vraiment ouvrir un chemin vers la liberté comme le laisse suggérer l'épilogue.

Adrien Gombeaud

### Le Procès du siècle Denial

Anglo-américain, de Mick Jackson, avec Rachel Weisz, Timothy Spall, Tom Wilkinson.

Tiré de faits réels (et plutôt bien documentés), ce *Procès du siècle* repose sur le principe aberrant du système judiciaire britannique : en cas de diffamation, la charge de la preuve incombe à la partie

mise en cause. Autrement dit, accusée de nuire à la réputation d'un négationniste notoire, l'historienne Deborah Lipstadt, spécialiste d'histoire juive contemporaine, doit prouver l'existence de la Shoah !



Le film expose habilement les stratégies de défense des brillants avocats de l'historienne et alterne intelligemment entre les scènes de prétoire, emblématiques du genre, et les « coulisses » du procès. Si la mise en scène est pour ainsi dire inexistant (le réalisateur se contentant d'enregistrer les comédiens au travail), on pouvait craindre le pire du détour par Auschwitz, pourtant légitimé par l'interdiction faite aux rescapés de la Shoah de comparaître comme témoins. Heureusement, la sobriété du filmage, l'absence totale d'effets et l'émotion qui s'en dégage nous rassurent sur le pari à haut risque de filmer l'infilmable. Rachel Weisz est bouleversante en intellectuelle indignée par la situation absurde dans laquelle elle est acculée malgré elle. Mais c'est sans doute Timothy Spall, habitué de Mike Leigh, qui surprend davantage : l'antisémitisme lui dévorant les lèvres et le visage, il campe avec génie ce monstre aimable et éloquent se parant dans les atours d'un discours pseudo-scientifique terrifiant. À défaut de signer la moindre mise en scène, Mick Jackson se révèle un très efficace directeur d'acteurs.

Franck Garbarz

### 14 Ans, premier amour

Russe, d'Andreï Zaitsev avec Gleb Kalyuzhny, Ulyana Vaskovich, Olga Ozollapinya, Alexey Filimonov, Dmitry Barinov.

Alex, 14 ans, vit seul avec sa mère dans la banlieue d'une grande ville russe. Il tombe bientôt raide amoureux d'une jeune fille de son âge qui étudie dans un autre collège, et, malgré les entraves de toutes sortes (rivalités violentes entre les deux établissements scolaires, mal-dresses en pagaille du jeune garçon mal

dans sa peau), il entame une idylle avec elle. Les amours adolescentes, sujet inépuisable... Malgré un argument scénaristique d'une banalité à toute épreuve, le Russe Andreï Zaitsev, auteur de documentaires et d'une première fiction en 2011 (*Les Désœuvrés*), signe un film singulier et constamment inspiré qui témoigne de ses talents de scénariste et de metteur en scène.



L'immatunité et le culte de la virilité (le mâle russe en prend ici sévèrement pour son grade), les relations ambivalentes entre une jeune mère et son fils, l'éveil sensuel et la naissance des sentiments... Avec sa délicatesse, son humour acide, et surtout sa maîtrise dans l'art de la suggestion et de l'ellipse, le cinéaste transcende son sujet d'étude et met en scène un film profond et secrètement mélancolique qui ne cesse de gagner en intensité à mesure que les deux héros adolescents (remarquablement interprétés par de jeunes comédiens amateurs) vivent leur histoire d'amour aussi hésitante qu'essentielle. Une réussite notable.

Olivier De Bruyn

### Retour à Forbach

Documentaire français, de Régis Sauder.



Régis Sauder, documentariste talentueux (*Etre là ; Nous, Princesse de Clèves*), s'en retourne dans la ville où il a grandi : Forbach, rend visite à ses parents dans le pavillon familial, retrouve certains de

ses anciens camarades d'école et de collège, se promène dans des rues mille fois arpentées hier et qui ont parfois changé du tout au tout depuis son départ... Mais le journal intime en images, jamais complaisant, n'est qu'un prétexte. Avec ses propres expériences et souvenirs (« J'ai quitté Forbach, il y a trente ans, mais Forbach ne m'a jamais quitté », raconte le cinéaste en voix *off*), mais aussi et surtout, avec son regard d'aujourd'hui et ses interrogations sur la mémoire et le présent de « sa » ville, Régis Sauder signe un film ouvertement politique. Un film important qui regarde une certaine France dans le blanc des yeux. Que reste-t-il de l'identité ouvrière dans cette ville de Lorraine, hier « florissante » grâce à son industrie minière et aujourd'hui économiquement mal en point ? Quelles traces de la « grande histoire » dans cette cité marquée au fer rouge par les deux guerres mondiales ? Pourquoi, là comme ailleurs, le Front national prospère-t-il sur les frustrations et la misère des « gens de peu » ? Autour de ces thèmes (entre autres), Régis Sauder, toujours à bonne distance de son sujet, met en scène un documentaire passionnant qui en dit plus long sur notre époque que la plupart des discours et commentaires entendus ici ou là en cette funeste année électorale.

Olivier De Bruyn

### Saint Georges São Jorge

Franco-portugais, de Marco Martins, avec Nuno Lopes, Mariana Nunes, David Semedo.



De la crise économique et sociale touchant de plein fouet un Portugal *groggy*, le réalisateur Marco Martins tire un portrait d'homme abrupt et saisissant. La silhouette neuve de son héros (Nuno Lopes, dont on ne peut que vanter le jeu rentré) décline les ombres et les lumières de la virilité, projetées sur un

Forum  
des images

EN 53 FILMS  
GLAMOUR

3-31 MAI 2017

Forum des Halles  
forumdesimages.fr

BANDE  
A PART  
T.C.M.  
Cinéma

MAIRIE DE PARIS

Sofilm  
Harcourt

paysage urbain en déshérence : la peur, la crispation de la pauvreté et autres anticipations de précipices sociaux dessinent les contours bleutés d'une mise en scène *a minima*. Sans pathos et évitant les pièges du masculin taiseux et blessé, *Saint Georges* signe la rencontre d'un acteur et d'un cinéaste en parfaite osmose avec leur pays.

Nicolas Bauche

## Sayonara

Japonais, de Koji Fukada, avec Bryerly Long, Geminoid F, Hirofumi Arai, Makiko Murata, Nijiro Murakami, Jérôme Kircher, Irène Jacob.



D'avantage qu'un film de science-fiction, *Sayonara* (2015) est un film sur le présent (la réalité des robots dans les foyers) et le passé très proche (l'accident nucléaire de Fukushima qui a forcé les populations à évacuer la zone contaminée), avec des conséquences sur l'unique personnage vivant de cette adaptation d'une très courte pièce de théâtre. Tania, jeune fille étrangère, atteinte d'une maladie en phase terminale, dialogue avec son robot en attendant une évacuation peut-être lointaine, car, étrangère, elle n'est pas prioritaire.

Tourné avant *Harmonium* (découvert à Cannes en 2016), *Sayonara* souffre de l'étirement d'une intrigue dépourvue de rebondissements et d'un style assez plat, avec deux exceptions : une image déformée souffre de son caractère très artificiel ; en revanche, celle qui exprime le passage du temps et le travail de la mort est la seule surprise positive du film. Ce qui avait séduit dans *Harmonium*, une surface lisse qui révélait bien d'autres choses par le récit des personnages (affirmé ou occulté) ne se retrouve pas là.

Hubert Niogret

## El soñador

Franco-péruvien, d'Adrián Saba, avec Herbert Corimanya, Eugenio Vidal, Gustavo Borjas, Valentín Prado, Elisa Tenaud.



On avait aimé le précédent film d'Adrián Saba, *El limpiador*, sur la relation paternelle entre un « nettoyeur » d'hôpital et un enfant mutique dans un Lima rendu fantomatique par une épidémie.

On retrouve la même ville, parcourue cette fois par une bande de délinquants sur fond de drame cornélien. Sebastian a tué le frère d'Emilia, sa petite amie. Doux, paisible, quasiment lymphatique, il va devoir se cacher pour échapper à la vengeance de ses anciens complices. Le ton n'est pas au thriller, ni même au film d'action. L'ambiance est au rêve éveillé (annoncé par le titre) : lenteur, moiteur, torpeur dominant dans mise en scène nocturne d'une profonde musicalité. La brièveté du film (1 h 20) contraint le cinéaste à esquissier à peine plusieurs pistes : le roman qu'Emilia veut écrire, le contexte familial de Sebastian, l'origine de son étrange surnom (Chaplin). Mais on entre dans cet onirisme ouaté, cette étrange douceur qui fait d'Adrián Saba un cinéaste à suivre.

Bernard Génin

## Suntan

Grec, d'Argyris Papadimitropoulos, avec Makis Papadimitriou, Elli Tringou.

Un jour d'hiver, Kostis, la quarantaine morne et solitaire, débarque sur l'île d'Antiparos en Grèce. Il est médecin, et vient d'être engagé par la municipalité. Un jour d'été, quelques mois et bières tièdes plus tard, ce loser bedonnant croise la route d'Anna, une vacancière de 20 ans, festive et décomplexée. Fraîche à se damner. Bientôt, tandis qu'elle bronze ses jolies fesses au soleil, lui va se brûler. Beaucoup plus qu'il ne le pensait... Prenez un roman de Michel Houellebecq, plongez-le dans l'eau salée

de la Méditerranée, faites le sécher on the rocks dans la torpeur du mois d'août, sur fond de musique électro et de délires hédonistes : vous aurez à peu près idée de l'ambiance qui sévit tout au long du troisième film d'Argyris Papadimitropoulos (après *Bank Bang* et *Wasted Youth*).



Inconfortable. De fait, ce thriller vaguement érotique ressemble surtout à une fable existentielle tristounette, qui s'appuie sur le ressort classique de la crise de la quarantaine (du mâle blanc occidental) pour mieux titiller cette obsession très contemporaine de la jeunesse. Pourtant, en dépit d'un récit un poil prévisible (sinon binaire), on reste scotché par la façon, précise et très sûre, dont le réalisateur (et coauteur) filme la chute de son anti-héros. Plus pathétique qu'inquiétant, au fond. Un drôle de petit film sombre, finalement...

Ariane Allard

La critique de *11 Minutes* de Jerzy Skolimowski, dont la sortie a été retardée, a paru dans notre n° 671 (janvier 2017), p. 43.